

Vient à lever les yeux... La belle Américaine,
Qui dérobait les siens, enfin les souleva.

Sur qui ?—Bien des regards, ainsi qu'on peut le croire,
Comme un regard de reine avaient cherché le sien.
Que de fronts orgueilleux qui s'en seraient fait gloire !
Sur qui donc ?—Pauvre enfant, le savait-elle bien ?

Ce fut sur un jeune homme à l'œil dur et sévère,
Qui la voyait venir et ne la cherchait pas,
Qui, lorsqu'elle emportait une assemblée entière,
N'avait pas dit un mot, ni fait vers elle un pas.
Il était seul, debout,—un étrange sourire,—
Sous de longs cheveux blonds des traits efféminés ;
A ceux qui l'observaient son regard semblait dire :
On ne vous croira pas si vous me devinez.
Son costume annonçait un fils de l'Angleterre ;
Il est, dit-on, d'Oxford.—Né dans l'adversité,
Il habite le toit que lui laissa son père
Et prouve un noble sang par l'hospitalité.
Il se nomme Tiburce.

On dit que la nature
A mis dans sa parole un charme singulier,
Mais surtout dans ses chants ; que sa voix triste et pure
A des sons pénétrants qu'on ne peut oublier.
Mais, à compter du jour où mourut son vieux père,
Quoi qu'on fit pour l'entendre, il n'a jamais chanté.

D'où la connaissait-il ? Ou quel secret mystère
Tient sur cet étranger son regard arrêté ?
Quel souvenir ainsi les met d'intelligence ?
S'il la connaît, pourquoi ce bizarre silence ?
S'il ne la connaît pas, pourquoi cette rougeur ?
On ne sait.—Mais son œil rencontra l'œil timide
De la vierge tremblante, et le sien, plus rapide,
Sembla comme une flèche aller chercher le cœur.
Ce ne fut qu'un éclair. L'invisible étincelle
Avait jailli de l'âme, et Dieu seul l'avait vu !
Alors, baissant la tête, il s'avança vers elle
Et lui dit : " M'aimes-tu, Georgette, m'aimes-tu ? "

II.

..... A l'âge où la chaleur du sang
Fait éclore un désir à chaque battement,
Où l'homme, apercevant, des portes de la vie,
La mort à l'horizon, s'avance et la défie,
Parmi les passions qui viennent tour à tour
S'asseoir au fond du cœur sur un trône invisible,
La haine, l'intérêt, l'ambition, l'amour,
Tiburce n'en connaît qu'une,—la plus terrible.
Jusqu'à ce jour, du moins, le sillon n'a senti
Des autres que le germe ; une seule a grandi.
Quant à cette secrète et froide maladie,
Misérable cancer d'un monde qui s'en va,
Ce facile mépris de l'homme et de la vie,
Nul de l'avoir connu jamais ne l'accusa.

Ah ! Pauvreté, marâtre ! A qui donc est utile
Celui qui d'un sein maigre a bu ton lait stérile ?
A quoi ressemble l'homme, ignoré du destin,
Qui, reprenant le soir son sentier du matin,
Marchant à pas comptés dans sa vie inconnue,
S'endort quand sur son toit la nuit est descendue ?
Peut-être est-ce le sage :—un moins pesant fardeau
Courbe plus lentement son front jusqu'au tombeau ;

Mais celui qu'un fatal et tout-puissant génie
Livre dans l'ombre épaisse à la pâle insomnie,
Celui qui, pour souffrir ne se reposant pas,
Vit d'une double vie,—oh ! qu'est-il ici-bas ?
Pareille à l'ange armé du saint glaive de flamme,
L'invincible pensée a du seuil de son âme
Chassé le doux sommeil comme un hôte étranger.
Seule elle y règne, et n'est pas longue à la changer
En une solitude immense et plus profonde
Que les déserts perdus sur les bornes du monde !

III.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère ;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser ;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
Etoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux,
Ou t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! Si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses longs cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête ;
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieus.

III.

Au bord d'une prairie, où la fraîche rosée
Incline au vent du soir la bruyère arrosée,
Le château de Smolen, vénérable manoir,
Découpe son portail sous un ciel triste et noir.
C'est au pied de ces murs que Tiburce s'arrête.
Il écoute. — A travers les humides vitraux,
Il voit passer une ombre et luire des flambeaux.

" A cette heure ! dit-il. Est-ce encore une fête ? "
Puis, avec un murmure, il ajoute plus bas :
" M'aurait-elle trompé ? " Dans ce moment, un pas
Au penchant du coteau semble se faire entendre. ...
Il est sans armes, seul. — Viendrait-on le surprendre ?

Il hésite, — il approche à pas silencieux.
Caché sous le portail que couvre une ombre épaisse,
Tour à tour près du mur il se penche et se baisse. ...
Quel spectacle imprévu vient de frapper ses yeux !

Près de l'ardent foyer où le chêne pétille,
Le vieux Smolen courbé récite à haute voix
L'oraison qu'après lui répète sa famille.
Comme dans ce guerrier si terrible autrefois
La sainte paix de l'âme efface les années !
Il prie, et cependant deux femmes inclinées
Pour parler au Seigneur se reposent sur lui.
— Corrupteur, corrupteur, que viens-tu faire ici ?